

Henri Poeymirau, connétable de Lyautey

Antoine Chataignon*

Comment passer sous silence le centenaire de décès du général Henri Poeymirau¹? Deux grandes raisons peuvent justifier un tel anniversaire. Une préoccupation utilitaire qui conduirait à dresser un bilan de ses succès, de ses méthodes et de ses limites dans le but d'en tirer pour nous des conclusions pratiques; et la raison du cœur, qu'on peut rapporter à la piété filiale, qui cherche plutôt à honorer et à repérer les vertus de celui qui nous a précédés pour pouvoir nous en nourrir. D'autres que l'auteur de ces lignes seraient sans doute plus qualifiés pour commenter les enseignements militaires et civils du général Poeymirau en matière de techniques de pacification². Sans cacher ses réussites, les lignes qui suivent s'attacheront plutôt à faire émerger, au travers du récit de sa vie, le portrait moral d'un homme que son tempérament généreux conduisit à une forme éminente d'excellence.

Henri Poeymirau est né le 8 novembre 1869 à Pau, au 11 de la rue Daran, dans une maison qui portait une plaque souvenir inaugurée en présence d'une grande foule jusqu'à son remplacement par un immeuble moderne. Il était le petit-fils d'un compagnon de Bernadotte, lui aussi palois, et passa son enfance dans l'atmosphère de préparation de la Revanche après la défaite de 1870, participant peut-être aux bataillons

*Ancien commissaire de la Marine. Auditeur de l'IHDEN.

1 – Suivant la coutume, le prénom d'usage d'Henri Poeymirau était le dernier de la liste. Il s'appelait donc bien Henri et non Jean-François ou Joseph-François comme on le voit malheureusement trop souvent indiqué par erreur.

2 – On nous rapportait récemment les propos d'un officier mauritanien exposant comment son pays avait appliqué la technique des groupes mobiles menés par le général Poeymirau pour prendre le dessus sur les djihadistes au Sahel.

scolaires alors créés dans les écoles et les collèges publics. De là peut-être une vocation d'officier qui se fait jour.

De 1883 à 1889, ses parents l'envoient compléter ses études secondaires au collège Stanislas de Paris dont il ne semble pas avoir conservé un très bon souvenir, mais qui lui permet néanmoins de passer avec succès le concours de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr qu'il intègre en 1889. Il y entre dans un rang très moyen et en sort 153^e sur 447. Il choisit alors l'arme de l'infanterie métropolitaine où il commence sa carrière sans qu'aucun fait remarquable ne mérite d'être souligné. Un projet de mariage avec une jeune fille de la bonne société bordelaise échoue car le père de la jeune fille, qui manque sans doute de prescience, déclare : « Je ne donnerai pas ma fille à un petit lieutenant sans avenir. » Henri ne se mariera jamais.

Après quelques années, il se porte volontaire pour l'Afrique du Nord, et il est affecté le 16 octobre 1901 à l'état-major de la division de Constantine (Algérie) avant d'être envoyé le 13 décembre de l'année suivante au 2^e régiment de tirailleurs algériens à Tlemcen. C'est à ce titre qu'il prend contact avec le Maroc pour la première fois et fait la connaissance du général Lyautey. À nouveau remarqué par le général alors qu'il commande le détachement chargé de sa protection en 1904 et 1905, il est appelé par celui-ci, qui avoue crûment ne s'intéresser qu'aux as, à devenir son officier d'ordonnance. Dans ces fonctions, il fréquente les visiteurs de son chef comme Isabelle Eberhardt, célèbre exploratrice de son temps, et le père de Foucauld, ancien saint-cyrien lui aussi. Lyautey évoque dans une lettre comment l'ermite demande un soir à Poeymirau, excellent pianiste, de lui jouer des airs à la mode.

À la fin de 1910, Lyautey retourne en France prendre la tête du 10^e corps à Rennes. Il est bientôt suivi de Poeymirau dont le temps de commandement est venu, et qui rejoint en juillet 1911 un bataillon du 112^e régiment d'infanterie à Antibes. Cette période va être écourtée : moins d'un an après, le 3 mai 1912, il est mis à la disposition du général Lyautey qui vient d'être désigné comme résident général au Maroc.

En juillet 1830, les troupes françaises ont pris Alger pour détruire le nid de piraterie qui s'y tenait depuis des siècles. Il s'en est ensuivi une colonisation qui n'avait pas été préméditée, et qui fut combattue par l'émir Abd el-Kader. Vaincu en 1843, celui-ci demanda l'hospitalité au Sultan du Maroc qui la lui offrit, allant même jusqu'à le soutenir militairement. Le 14 août 1844, les troupes françaises affrontent donc les troupes marocaines à la frontière (bataille d'Isly) et leur infligent

une défaite traumatisante : les Marocains étaient invaincus depuis trois siècles et n'avaient jamais été battus sur leur territoire. Le Maroc met fin à son soutien d'Abd el-Kader, et entre dès lors dans une période de déclin. En 1860, après l'attaque d'un fort espagnol de la côte atlantique par des tribus, ses soldats sont à nouveau vaincus par l'armée de la reine Isabelle II. L'Empire chérifien se voit infliger une indemnité compensatoire de cent millions de francs or qui ruine le trésor marocain et l'empêche de procéder aux modernisations militaires et économiques qui lui seraient nécessaires. Vingt ans plus tard, on estime que le *maghzen* (l'administration) n'est plus réellement en mesure d'exercer son autorité. Les conférences se succèdent et aboutissent à une internationalisation de la question marocaine.

Pour en sortir, le sultan Moulay Abd el-Aziz tente une réforme fiscale en 1894. Il provoque un soulèvement qui le contraint à des emprunts, lesquels aboutissent à la mise sous tutelle des créanciers.

Les problèmes frontaliers se poursuivent avec des razzias tribales venant du Maroc. En 1903, le général Lyautey est envoyé en Algérie pour assurer la sécurité de la frontière algéro-marocaine. Il est inexorablement conduit à lancer des opérations et à prendre des gages au-delà de la frontière, souvent contre l'avis du ministre des Affaires étrangères, Delcassé. Mais de solides appuis parisiens lui permettent de tenir tête.

En 1907, une série de meurtres d'Européens va précipiter la situation. Le 19 mars, le Dr Émile Mauchamp, un médecin sanitaire maritime est assassiné à Marrakech. Le 30 juillet, c'est au tour de neuf ouvriers construisant une ligne de chemin de fer à Casablanca, dont trois Français. Plusieurs jours de chaos et de pillage s'ensuivent. Le 7 août, un corps expéditionnaire commandé par le général Drude débarque pour rétablir l'ordre. Il lui faudra un an pour pacifier la région.

En parallèle, Moulay Hafid, un frère du Sultan, intrigue contre celui-ci, accusé de s'être vendu aux roumis. En 1908, les partisans de Moulay Abd el-Aziz sont vaincus par ceux de son frère. La France prend acte du nouveau rapport de forces et reconnaît Moulay Hafid après que celui-ci eut renoncé à son appel au djihad contre les Français et accepté les traités internationaux concernant la place de la France au Maroc.

En 1911, Moulay Hafid décide à son tour d'une réforme fiscale qui provoque une insurrection. Acculé à Fès, où il est sauvé de justesse par le général Mangin, il sollicite l'aide de la France qui la lui accorde en échange de la signature, le 30 mars 1912, d'un traité de protectorat. Les témoins rapportent qu'on observe alors à Fès un silence lourd de menaces.



Le lieutenant-colonel Poymirau en 1914 ou 1915,
à la tête du régiment de marche des tirailleurs marocains (RMTM).
(Archives Poymirau-Barret - tous droits réservés.)

De fait, les tabors, troupes chérifiennes encadrées par des militaires français, se révoltent le 17 avril et massacrent leurs officiers. Fès est assiégée par 20 000 guerriers venus de la montagne. La ville ne tient difficilement que grâce à la présence des troupes françaises du général Moinier. Le gouvernement français réagit en nommant le 27 avril le général Hubert Lyautey résident général de France au Maroc.

Le 8 mai, Lyautey embarque à Marseille sur le croiseur *Jules Ferry* pour Casablanca avec une petite équipe de confiance. Poeymirau est son chef du cabinet militaire. Robert Billecard, son homologue civil, écrira plus tard un article délicieux sur ces heures où il dresse ce portrait d'Henri :

Lyautey partit le 9 mai emmenant avec lui quelques collaborateurs civils et militaires, le noyau de son « équipe ». Le premier, pour lui comme pour tous, c'était son compagnon d'Aïn-Sefra, le commandant Poeymirau. Ce Gascon de pure race, planté sur ses jambes minces, aux mollets guêtrés de clair, comme un coq de combat, au regard rapide et direct, pétillant d'intelligence et de vie, séduisait d'abord et ne décevait jamais. Souple, fin, habile, c'était la droiture même et pour Lyautey, qu'il connaissait et complétait, un collaborateur incomparable. En effet, autant les manières de Lyautey étaient celles d'un chef bienveillant certes, mais toujours sérieux dans le service, ennemi du désordre et de la fantaisie, toujours tendu en quelque sorte vers son but, autant « Poey » se donnait volontiers l'allure de l'officier d'Afrique, joyeux luron, léger, cascadeur, ne prenant rien au tragique. [Mais il] cachait sous sa bonne humeur joyeuse une lucidité, une connaissance des hommes, une passion du service et surtout un équilibre qui furent souvent précieux à ce grand sensible qu'était Lyautey. Les deux hommes s'estimaient et s'aimaient profondément malgré la différence de leurs tempéraments et de leur éducation.

À bord, on étale les cartes et on travaille pendant trois jours. Le 12 mai, l'équipe débarque à Casablanca en barcasse car il n'y a pas encore de quai pour le croiseur. Puis une colonne se met en route vers Fès, escortée par la cavalerie du colonel Gouraud. Le 24, on arrive à Fès, dans un décorum impressionnant où chacun a revêtu son plus bel uniforme, y compris les diplomates, pour être accueilli par le Sultan et sa cour. En excellent communicateur, Lyautey a très bien compris l'importance des formes pour modeler les relations. Il s'installe au palais Bar-Denebi et donne le soir même une réception à la colonie européenne où « le commandant Poeymirau va de groupe en groupe, affable, cordial,

disert, entretenant l'ambiance de déférente sympathie qu'affectionne Lyautey» (Boisboissel). Le 26 à 23 heures, les rebelles donnent l'assaut. Les Français sont 4 000 contre 30 000. Les balles sifflent sur la terrasse du palais et les nouvelles sont rapidement mauvaises. Lyautey rassemble ses documents pour les détruire en urgence si la situation s'aggrave. Puis, une fois toutes les dispositions militaires prises, il réunit son état-major et fait réciter des poèmes pendant que les combats se poursuivent tout autour. Néanmoins, les attaquants ne parviennent pas à détruire la défense et les assauts cessent le 29. Le 1^{er} juin, Gouraud est de retour avec une colonne de secours et dégage la ville.

Lyautey tire plusieurs conséquences de cette expérience éprouvante : il déplace la capitale de Fès à Rabat, moins exposée aux rébellions et plus facilement secourable en cas d'attaque ; il décide de se séparer de Moulay Hafid dont le crédit est désormais trop affaibli et il obtient son abdication le 12 août au profit de son demi-frère Moulay Youssef. D'un point de vue militaire, il donnera la priorité au « Maroc utile », c'est-à-dire aux régions situées à l'ouest de l'Atlas. En avril 1913, Poeymirau participe ainsi au dégagement du pays Zemmour où il gagne une citation. Et en août, il quitte le cabinet du résident général pour prendre le commandement du 2^e bataillon de chasseurs indigènes (2^e BCI).

La France est désormais maîtresse de deux portions géographiquement opposées du Maroc. Le premier soin de Lyautey est d'assurer la communication entre elles. Le 13 mai 1914, une colonne commandée par Gouraud et dont fait partie Poeymirau part de Fès à la rencontre de celle commandée par le colonel Baumgarten venant de la Basse Moulouya. La jonction est faite le 16 mai à Ba-el-Hammana. C'est dans ces circonstances qu'arrive *in extremis* le futur maréchal Juin, fraîchement émoulu de Saint-Cyr dont il vient de sortir major, pour combattre dans le bataillon de Poeymirau.

Henri participe toujours à la pacification de la zone quand, le 3 août 1914, parvient la nouvelle de la déclaration de guerre de l'Allemagne. Lyautey reçoit l'ordre de se dégarnir de troupes pour les expédier en France et d'abandonner le Maroc intérieur pour ne conserver que les côtes. Il enverra deux bataillons de plus que demandés mais obtiendra de ne pas se retirer à la périphérie, considérant à juste titre que c'eût été donner un signe de faiblesse qui aurait conduit au retrait des Français. Quant aux chasseurs indigènes, nous dit Juin :

[ils] étaient privilégiés : ils parlaient ! Sans doute estimait-on qu'il valait mieux en ces heures tragiques qu'ils fussent ailleurs que sur leur propre sol miné par les intrigues allemandes. Il y eut une dernière revue de tous ces hommes éreintés par des mois de combats, de fatigues, de privations, mais soudainement redressés dans leurs kakis en haillons à la pensée des horizons nouveaux et des émotions plus fortes de la guerre européenne. Gouraud embrassa « le Poey », son cadet de Saint-Cyr qu'il chérissait comme un frère ; puis le bataillon fit ses premiers pas vers la France lointaine, en lançant à tous les échos de l'Atlas les notes gaies de son refrain :

Ils sont dans les vignes, les moineaux,

Ils sont dans les vignes, les moineaux.

Une scie des cafés-concerts de l'époque que Poeymirau, un peu farceur, faisait souffler dans ses cuivres par une transposition hardie, mais d'un effet assez original.

La brigade dite de chasseurs indigènes comporte deux régiments marocains, dont le deuxième aux ordres de Poeymirau. Elle ne peut être engagée tout de suite sur le front, car elle appartient aux troupes chéri-fiennes, non françaises, et que le Maroc n'a pas encore déclaré les hostilités avec l'Allemagne. En cas d'affrontement, ses soldats risqueraient de ne pas être protégés par les conventions de Genève. Heureusement, Moulay Youssef ne tarde pas à signer la déclaration de guerre attendue. La brigade est engagée alors que les armées françaises refluent et que se prépare la contre-attaque de la Marne, rendue possible par une erreur majeure de von Kluck et par le coup d'œil de Gallieni, gouverneur militaire de Paris. La brigade connaît un premier accrochage avec l'ennemi à Senlis le 1^{er} septembre. Le 5, alors que Joffre a décidé du déclenchement de la contre-offensive le lendemain, le régiment de Poeymirau est en avant-garde de l'armée de Paris qui doit attaquer von Kluck de côté. Il rencontre les flancs-gardes de ce dernier au nord de Meaux et passe à l'offensive sur-le-champ, enlève Neufmontiers aux Allemands et aborde la colline de Penchard qu'il est près d'emporter. Il ne peut pourtant poursuivre, faute de soutien suffisant, et doit reculer pied à pied. Sur sa gauche, un bataillon du 276^e régiment d'infanterie reçoit l'ordre d'avancer en terrain découvert pour le soulager dans son repli. Un officier de cette unité monte à l'assaut en haranguant ses hommes : « Tirez, mais tirez ! » Une balle le frappe soudain en plein front. C'est le lieutenant Charles Péguy.

À la fin de la bataille, la brigade ne compte plus que 800 hommes valides sur 4 000. Elle est retirée du front et fusionnée en un régiment dont le commandement est confié à Poeymirau, bientôt lieutenant-

colonel. Ce régiment va rejoindre les champs de bataille de l'Aisne, de Champagne, puis la fameuse tranchée de Calonne. Autant « Poey » peut être volontaire pour des missions dangereuses, autant il cherche à protéger ses hommes quand il estime qu'on les envoie inutilement à la mort. Il vient un jour trouver dans une tranchée le bataillon où sert Juin qui raconte :

« On me donne l'ordre, nous dit-il, les yeux pleins de larmes, de vous faire reprendre l'attaque au petit jour. C'est le sacrifice, je le sais, et c'est pourquoi je vous laisse libres de franchir ou de ne pas franchir vos parapets. Je rendrai compte que l'attaque a échoué.

— Mon colonel, lui répondit le capitaine Eugène Blanc³, qui, depuis une heure commandait le bataillon, c'est de votre honneur qu'il s'agit et nous vous estimons trop pour permettre qu'à l'arrière on puisse en douter. Nous sortirons donc, mais par surprise, sans cette préparation d'artillerie insuffisante qui ne sert qu'à donner l'éveil. »

Le plus fort, c'est que cette attaque fut à deux doigts de réussir.

C'est à Calonne que « Poey » a le mollet brisé par un obus le 5 mai 1915. Pour lui, la Grande Guerre s'achève.

Le 22 novembre 1915, il est de retour à Casablanca, convalescence terminée. Lyautey, qui n'a cessé de suivre son poulain, a sollicité son retour. Bientôt colonel, Poeymirau reçoit le commandement militaire et civil de la subdivision de Meknès en mars 1916. À ce titre, il devra s'atteler au développement économique de la région. La construction de routes militaires pour permettre la circulation des troupes au fur et à mesure de la pacification contribue aux échanges et au développement du commerce. Mais il faut aussi stimuler la construction d'infrastructures, l'agriculture, l'industrie, l'artisanat, l'urbanisme dont la responsabilité pour le Maroc a été confiée à l'architecte Henri Prost par le résident général. Sur cet aspect encore trop peu documenté de son activité, Jules Lesage, ancien chef du service de l'élevage du Maroc, témoigne néanmoins en 1940 du changement intervenu :

Protéger la construction d'un chemin de fer, assurer la sécurité d'un souk, ouvrir de nouvelles contrées à notre pénétration économique, lutter contre les épidémies et les épizooties, supprimer les rivalités intestines entre tribus et entre prétendants, etc., voilà la tâche du pacificateur. En 1917, Meknès n'était qu'une ville indigène au milieu de laquelle vivait

3 – Son futur chef d'état-major.

une population clairsemée de 1500 Européens. Poeymirau s'y installa. [...] Cinq ans plus tard, en 1922, malgré la crise économique et les difficultés de transports maritimes et de transports intérieurs, Meknès, partie d'un bel élan, possédait une ville nouvelle parfaitement agencée, aux artères larges et spacieuses, bordée de beaux immeubles, comptant une importante population européenne de plus de 4 000 âmes.

Il faut ajouter à ce constat sans doute trop partiel que, selon la doctrine Lyautey, toute cette activité est conduite dans un respect pointilleux de la culture et des coutumes locales, et au nom du Sultan.

Dans ces fonctions, il reçoit un jour la visite d'Albert Londres qui enquête alors sur les compagnies disciplinaires de l'armée. Le célèbre journaliste rapporte une anecdote où se révèle l'humanité du général :

Le général Poeymirau passait un jour devant l'un de ces camps.

– Que donnez-vous à manger à vos hommes aujourd'hui ? demanda-t-il à l'adjutant.

– Des fèves, mon général.

– Qu'ont-ils eu hier ?

– Des fèves, mon général.

– Qu'auront-ils demain ?

– Des fèves, mon général.

Discrètement, Poeymirau rappela à ce destructeur de légumes secs l'existence de bêtes à cornes.

Le développement du pays n'est rendu possible que par celui de la sécurité, encore loin d'être acquise partout. Lyautey ne veut pas seulement faire le blocus de la montagne, suivant une politique immémoriale, mais y pénétrer. Pour cela, il décide de couper en deux le bloc berbère de l'Atlas dans la zone des sommets les plus bas. Il sera ensuite plus facile de réduire les deux parties de ce qu'il compare à une besace. C'est l'objectif de 1917. En juin de cette année, un groupement mobile commandé par Poeymirau part de Meknès vers le sud-est. Le 3, il atteint la Haute Moulouya où il est rejoint trois jours plus tard par un autre groupement conduit par le lieutenant-colonel Doury venant de Bou-Denib. L'opération est un grand succès. Une deuxième liaison est-ouest du Maroc est donc ouverte. Aucun coup de fusil n'a été tiré grâce à la préparation politique qui a précédé, ralliant les cultivateurs et les commerçants qui vivaient jusque-là sous la menace des montagnards compromettant le fruit de leur travail.

Le 16 juillet, Poeymirau reçoit provisoirement les étoiles de général qui lui seront acquises définitivement un an plus tard. Poursuivant son idée, Lyautey prévoit maintenant de s'attaquer à la partie sud de la besace. Ses plans vont cependant être contrariés. Le lieutenant-colonel Doury, chef du groupement mobile de Bou-Denib qui a vaincu à plusieurs reprises les rebelles du Tafilalet, estime le terrain devenu suffisamment sûr pour demander à Lyautey, qui la lui accorde, l'autorisation de se déplacer avec un volume de forces limité à Tighmar. Deux thèses s'affrontent à ce sujet : pour les uns, Lyautey n'aurait accepté qu'avec réticence sur la foi des assurances de Doury ; pour les autres, la décision d'occuper le Tafilalet lui incomberait et il n'en aurait pas assumé les conséquences. Car le N'Frouten, un agitateur, profite des circonstances pour réunir 3 à 4 000 partisans menaçants dans la région de l'oued Reg. Doury se porte à leur rencontre et les bat le 9 août 1918 dans la palmeraie de Gaouz (proche d'Erfoud). Néanmoins, il connaît de lourdes pertes et perd la confiance du résident général qui envoie Poeymirau évaluer la situation. Celui-ci arrive sur place le 17 septembre et considère qu'on ne peut rester à Tighmar sans s'exposer à des attaques constantes. Il préconise un retrait partiel et la création d'un poste à Erfoud. Lyautey le suit, relève Doury de son commandement et l'attribue à Poeymirau. Les conséquences politiques de ce recul ont-elles bien été évaluées ? Le N'Frouten crie victoire, assassine ou terrorise ses opposants. L'agitation remonte par l'oued Ziz jusqu'à la Moulouya, compromettant les résultats acquis les années précédentes. Les postes de l'Atlas sont bloqués et ne seront à nouveau dégagés qu'en octobre 1919. Poeymirau n'est alors plus au front. Le 15 janvier, alors qu'il s'était porté en avant d'une ligne de canons pour observer la préparation d'une attaque près de Meski, dans le Tafilalet, il est grièvement blessé par l'explosion prématurée d'un obus de 65, un éclat pénétrant à côté du cœur. Un avion l'évacue à Bou-Denib où le rejoignent des médecins venus de Casablanca, eux aussi par voie aérienne en survolant l'Atlas. La visibilité donnée à cette opération contribuera largement au développement des évacuations sanitaires par avion dont le concept est très récent. Bréguet ira même jusqu'à créer spécialement un avion destiné à servir d'ambulance.

Poeymirau passe une partie de sa convalescence en France. Le 14 juillet 1919, il reconnaît vivre un moment inoubliable en défilant à la tête des troupes marocaines envoyées à Paris pour célébrer la victoire de 1918. Il part ensuite passer quelques jours à Estang dans la maison dont il a hérité de son frère aîné Adolphe, administrateur des services

civils de l'Indochine, décédé en 1910⁴, et près de laquelle il possède des vignes qui produisent de l'armagnac⁵. Le village lui prépare un accueil particulier. Il y arrive... en civil à l'étonnement et sans doute à la grande déception de la population.

Il reprend ses fonctions en décembre. Ses longs mois d'inactivité lui ont permis de mûrir sa réflexion sur les techniques de pacification. Il estime désormais qu'il ne faut pas se contenter d'occuper les lieux indispensables à la vie de l'adversaire mais qu'il faut mailler plus étroitement le territoire avec des postes dotés d'artillerie et des voies de communication leur permettant de se soutenir les uns les autres. L'étape suivante de la pacification reste le « bloc Zaïan », dans l'Atlas. Poeymirau joue très habilement des rivalités entre caïds, de la répartition des pouvoirs entre futurs ralliés et obtient en 1920 la reddition du chef Hassan avec 2 500 tentes qui s'ajoutent aux 1 700 déjà ralliées dans l'année. C'est un très grand succès. Son ami Alioth, un notable bordelais qu'il avait rencontré par l'intermédiaire du poète Paul-Jean Toulet, raconte :

Un soir, après une journée torride, nos troupes s'étaient emparées d'un Douar, et les corps des Marocains tués dans le combat gisaient sous le soleil. Les officiers de Poeymirau lui demandèrent s'il consentait à donner l'ordre de les ensevelir. « Attendez, répondit-il, les femmes viendront les chercher. » En effet, elles descendirent au couchant par tous les chemins. Poeymirau les reçut, leur fit distribuer des vivres, leur fournit des montures et à l'heure du départ de la funèbre colonne, il fit présenter les armes à ces morts, à leurs femmes, à leurs mères.

« Nous nous rendons à toi car ton visage porte la joie et la lumière », lui déclarent les chefs Zaïan.

Trois mois plus tard, les troupes françaises se retournent vers le front nord pour y améliorer la sécurité en prenant Ouezzane, proche de la zone espagnole. Les groupes mobiles de Fès et Meknès s'ébranlent le 10 septembre sous les ordres de Poeymirau et prennent Ouezzane sans coup férir le 2 octobre⁶. Cinq jours plus tard, Lyautey y pénètre à son

4 – Selon Francis Jammes, qui en dresse un portrait très moqueur, une avenue d'Hanoï aurait porté son nom.

5 – Héritées de sa mère, Delphine Rocaché, fille du Dr Rocaché, cité par Barbey d'Aurevilly dans « Une histoire sans nom » comme « le plus fort praticien peut-être du dix-neuvième siècle ».

6 – Un tableau du peintre Mattéo Brondy représente l'entrée du général Poeymirau à Ouezzane.

tour suivi du Sultan. Benoist-Méchin commente : « Le sultan Moulay Youssef fait à son tour une entrée solennelle dans la ville où aucun souverain du Maroc n'a pu mettre les pieds depuis plusieurs générations. Moulay Youssef y pénètre au milieu d'un enthousiasme général puis va faire ses dévotions dans le mausolée de Moulay Taïeb. Ce geste fait une profonde impression sur tous les croyants du Maghreb. » Le 14 juillet 1921, Henri Poeymirau reçoit la plaque de grand officier de la Légion d'honneur des mains de Lyautey, maréchal de France depuis peu. À la même époque, un officier appelé à un grand destin lui est affecté pour prendre en charge le 3^e bureau, chargé des opérations : le capitaine Jean de Lattre de Tassigny en qui Poeymirau voit rapidement « l'étoffe d'un second Lyautey ».

Le général mène du 4 au 12 septembre 1921 la réduction de la poche de Bekrit pour laquelle les combats ont lieu entre 1800 et 2500 mètres d'altitude. L'objectif principal que lui donne Lyautey pour l'année suivante est l'élargissement du passage de l'Atlas en reliant la Haute Moulouya à Khenifra. À la fin de l'année, le but est atteint et trois transversales du Moyen Atlas sont désormais sécurisées. Depuis avril, Poeymirau est général de division, le plus jeune de l'armée.

En 1923, Lyautey estime que le temps est venu de réduire la « tache de Taza » où Abd el-Malek, dernier descendant d'Abd el-Kader, entretient de l'agitation et exerce une menace sur la liberté de communication entre le Maroc et l'Algérie. Les combats promettent d'être très durs car le relief est élevé, le climat chaud, et la zone refuge de tous les insoumis les plus fanatiques. Jamais Poeymirau, qui déplace son état-major à Fès et pour lequel un commandement du front nord est créé, n'a eu autant de troupes sous ses ordres : 22 bataillons, 9 escadrons, 15 batteries, 6 escadrilles, 8 600 supplétifs répartis en trois groupes mobiles. La première phase des opérations consiste à occuper Berkine du 6 au 13 avril, avant d'assurer la réduction progressive des zones nord et sud du massif montagneux. Celle-ci commence le 4 mai et s'accompagne de la soumission de nombreuses tribus au fur et à mesure de la progression. « C'est à cette occasion que le général Poeymirau montre une fois de plus son savoir-faire, commente le général Baud. [...] Sa compréhension du terrain, la rapidité de son coup d'œil et de son jugement vont, une fois encore, conduire au succès. » La campagne prend fin le 17 août par la jonction du groupement sud, directement commandé par le général Poeymirau, et du groupement nord commandé par le colonel



Le général Poeymirau avec son état-major en 1923. On reconnaît au deuxième rang, quatrième à partir de la droite, le futur maréchal de Lattre de Tassigny.

(Archives Poeymirau-Barret - tous droits réservés.)

Freydenberg. Les rebelles sont désormais enfermés dans un territoire resserré d'où ils ne seront délogés qu'en 1926.

Le 5 décembre, Poeymirau part pour la France où il n'est pas revenu depuis longtemps et où il doit visiter le maréchal Lyautey venu en France pour s'y faire soigner. Le 14 décembre, il est victime d'une crise d'appendicite et hospitalisé au Val-de-Grâce d'où il envoie à son cousin Ernest Caillebar⁷, le 12 février suivant, une lettre pleine d'optimisme. Pourtant, il décède dix jours plus tard, contre toute attente, son organisme ne s'étant sans doute jamais vraiment remis de ses blessures de guerre.

Le Maroc est en deuil. En apprenant la nouvelle, les commerçants de Meknès ferment spontanément boutique. Lyautey, le Sultan et de nombreuses autorités font part de leurs condoléances. Le 26 février, le général Poeymirau est l'objet d'obsèques solennelles au Val-de-Grâce

7 – Beau-frère du poète Francis Jammes dont il a épousé la sœur.

en présence de trois maréchaux : Foch, Pétain, Franchet d'Esperey. Au même moment, Lyautey fait célébrer un service religieux à sa mémoire dans les principales villes du Maroc. Les mêmes hommages lui sont rendus lors de son enterrement dans le village d'Estang, où Lyautey est représenté par son secrétaire général Urbain Blanc.

Lyautey disait Poeymirau indispensable. Il veut au moins que sa mémoire soit conservée. Les principales villes du Maroc (Rabat, Casablanca, Fès, Meknès) vont donner son nom à une de leurs principales artères. Le maréchal lance aussi une souscription qui aboutit en 1927 à l'érection d'une statue en bronze du général de trois mètres de haut et de près de deux tonnes sur la place centrale de Meknès. Rapatriée à la fin du protectorat, cette statue de la main du sculpteur Paul Vannier est dressée depuis 1973 à l'entrée est de la ville de Pau où une avenue porte également le nom de Poeymirau.

Pour celui-ci, la rencontre de Lyautey représenta la chance qui fut refusée à sa notoriété. Elle lui permit de révéler ses qualités éminentes en participant à cette aventure exaltante que fut pour une génération la pacification du Maroc. Mais le décès prématuré du général, à 54 ans, ne lui permit jamais, hormis les deux ans passés au front de France, de sortir de l'ombre de ce géant qu'était Lyautey, qui lui survécut de dix ans, et de faire apparaître aux yeux du public sa singularité. Le dicton nous l'enseigne : *asinus asinum fricat*. Il existe des lignées d'officiers. Poeymirau se situait dans le prolongement des maréchaux Gallieni et Lyautey. On a vu que Foch, Pétain et Franchet d'Esperey assistaient à ses funérailles. De Lattre et Juin s'étaient placés dans son sillage. À quel destin aurait-il été promis si la mort n'était pas venue le faucher ? Pour le général Pellé, ancien chef d'état-major de Joffre :

ce général de cinquante-quatre ans, formé dans une intimité plus grande que toute autre à l'école du maréchal Lyautey, portant allègrement depuis des années le fardeau de lourdes responsabilités et ayant acquis la pratique des plus grands commandements, exubérant de force, de confiance et de vie, semblait à peine entrer dans la période de l'existence où l'homme va donner toute sa mesure. L'opinion publique, l'armée même ne savait pas assez les mérites qui se cachaient sous sa modestie et pourtant, s'il avait vécu, nul doute qu'il n'eût continué à son tour la lignée de nos grands coloniaux et inscrit son nom dans l'histoire.

Et le maréchal Juin ajoute :

Avec ses succès, sa figure grandissait. La veille de sa mort c'était déjà, malgré son jeune âge, un très grand chef. Celui peut-être qui, dans le Maroc de l'avenir, eût tenu l'épée, l'homme en tout cas, déjà désigné par le Maître pour prendre le commandement de toutes les frontières troublées de l'Empire.

Sources et bibliographie

Archives familiales

Service Historique de la Défense : dossier individuel du général Poeymirau.

BAUD [Général (CR) René], *Le Général Poeymirau (1869-1924)*, Paris, Mémoires d'Hommes, 2008.

BENOÎT-MÉCHIN (Jacques), *Lyautey l'Africain ou le rêve immolé*, Paris, Perrin, 1966.

BILLECARD (Robert), « Lyautey et son équipe », *Hommes et mondes* n° 74, septembre 1952.

BLANC (Général Amédée), « Le Marocain (1923-1926) », in *Jean de Lattre, maréchal de France*, Sceaux, L'Esprit du Livre, 2008.

BOISBOISSEL (Général Yves de), *Dans l'ombre de Lyautey*, Paris, A. Bonne éditeur, 1953.

BOUDON (Victor), *Avec Charles Péguy de la Lorraine à la Marne: août-septembre 1914*, Paris, Librairie Hachette, 1916.

DANEMARK (Prince Aage de), « À la Légion », *Revue des deux mondes*, 1^{er} avril 1931.

DUROSOY (Général Maurice), *Avec Lyautey, Homme de guerre, Homme de paix*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1976.

JUIN (Commandant Alphonse), « Poeymirau tirailleur marocain », *L'Afrique française*, janvier 1927.

JUIN (Maréchal), de l'Académie française, « Un chef: Poeymirau », *Historia* n° 80, juillet 1953.

—, *La brigade marocaine à la bataille de la Marne*, Paris, Librairie polytechnique Béranger, 1964.

LESAGE (Jules), « Le Général Poeymirau », *Bulletin de la Société des sciences, lettres, et arts de Pau*, 1940.

LONDRES (Albert), *Dante n'avait rien vu, Biribi*, Paris, Albin Michel, 1924.

LUGAN (Bernard), *Histoire du Maroc des origines à nos jours*, 2^e édition, Paris, Ellipses, 2023.

MANCHON (Jean-Baptiste), *L'aéronautique militaire française d'outre-mer, 1911-1939*, Paris, PUPS, 2013.

Le Miroir, n° 274 du 23 février 1919.

L'illustration, n° 3985-3986 des 19-26 juillet 1919.

Le Patriote des Pyrénées, 25 septembre 1927.

L'Indépendant des Basses-Pyrénées, 25 et 27 septembre 1927.

La République des Pyrénées, 3 et 22 février 1973.

Sud-Ouest, 24 février 1973.

Éclair, 26 février 1973.

La Dépêche du Midi (édition du Gers) du 28 février 2024.